

SIGNATA 8 (2017)
ANNALES DES SÉMIOTIQUES /
ANNALS OF SEMIOTICS

**La notion de paradigme
dans les sciences du langage**

**The Paradigm Concept
in the Sciences of Language**

Dossier dirigé par
Pierluigi Basso Fossali et Marion Colas-Blaise
(avec la collaboration de Sylvianne Rémi-Giraud)

Presses Universitaires de Liège
2017

CONDITIONS DE RÉSISTANCE D'UNE NOTION CLASSIQUE

Systematiser les associations. Le concept hjelmslevien de paradigme et son héritage greimassien

Sémir BADIR & Lorenzo CIGANA
Université de Liège

1. Des rapports associatifs aux paradigmes

Les concepts de paradigme et de paradigmatique ont été systématisés et codifiés dans le champ de la linguistique par Louis Hjelmslev¹. Celui-ci entendait affranchir la terminologie technique propre à la théorie du langage des « psychologismes » qui selon lui affligeaient la pensée de Ferdinand de Saussure... mais que l'on peut aussi reconnaître dans les débuts de sa propre réflexion, en particulier dans les *Principes de grammaire générale*. L'idéal poursuivi consistait à réduire au minimum, voire à supprimer, à travers une reformulation de ses notions-clés, toute interprétation extralinguistique susceptible d'être portée sur les catégories et les assomptions de la théorie. Or cette opération de substitution n'est pas simple, ni d'ailleurs ne se présente de manière aussi uniforme que Hjelmslev a pu le supposer. À l'instar de la transition entre « système » et « schéma », accomplie dans l'article « Langue et parole »² (Hjelmslev1943a), la reformulation des « séries associatives » ou des « rapports associatifs » du *Cours* en « paradigmes » (pour les séries) et « corrélations » (pour les rapports) dans les *Prolégomènes* introduit dans le concept de paradigme un supplément de sens, en apparence subtil, en réalité considérable. Ce supplément est dû, pour l'essentiel, à la situation du concept dans un système de définitions.

1. Cf. Lepschy (1968, p. XVIII, n. 2).

2. C'est-à-dire précisément là où il s'agissait de rendre compte de la façon la plus fidèle possible de la pensée de Saussure. Voir aussi, sur le même thème, Hjelmslev (1944).

Les rapports associatifs avancés par Saussure s'appuient sur un trait de nature dirait-on cognitive, à savoir la rétention mnésique selon laquelle l'esprit produit des groupements d'unités linguistiques variant selon deux critères : l'un qualitatif (l'ordre, toujours indéterminé), l'autre quantitatif (le nombre, fini ou infini). Tout en ayant en commun de relier les unités linguistiques *in absentia* à partir d'un élément commun, ces critères permettent de distinguer des séries associatives ouvertes (qualitativement indéterminées et quantitativement infinies, comme, selon l'exemple classique du *Cours*, le mot « enseignement », qui peut appartenir à des groupements très différents) et des séries associatives fermées (qualitativement indéterminées mais quantitativement finies) auxquelles Saussure fait lui-même allusion quand il parle des « paradigmes de flexion » (Saussure 1916, p. 175) tels que les cas grammaticaux. Quant au principe d'ordre à l'intérieur de ces séries³, qui selon Saussure ne serait imposé que par le linguiste, De Mauro rappelle qu'il s'agit d'une thèse démentie par Jakobson (*Ibid.*, n. 254, ainsi que nn. 248, 253) : c'est la conscience interindividuelle des locuteurs qui organise la distribution des unités linguistiques dans les paradigmes grammaticaux, en fonction de leur supplétion. L'appui cognitif s'en trouve confirmé d'autant : les séries associatives, aussi hétérogènes et indifférenciées qu'elles apparaissent, gardent une organisation interne.

L'effort théorique de Hjelmslev va dans la même direction que Jakobson. Après la phase des *Principes de grammaire générale* (Hjelmslev 1928), où les grandes familles associatives de la langue sont nommées « catégories », terme assez polyvalent mais désignant surtout les sous-systèmes grammaticaux enregistrés dans le système linguistique, la recherche du linguiste danois se fait plus pointue : à partir des années 30, son attention se porte précisément sur la question du « nombre possible et [des] rapports mutuels des morphèmes à l'intérieur d'un seul et même paradigme » (Hjelmslev 1933, p. 57). L'hypothèse de recherche est en effet très forte : il faut que l'agencement interne des sous-systèmes soit *déterminé* ou que l'organisation des catégories linguistiques ne soit pas complètement arbitraire. Cette forme de « motivation », qui dans les *Principes* était de nature plutôt sémantique et intensionnelle (cf. l'hypothèse du contenu significatif des catégories, Hjelmslev 1928, pp. 163 et ss.), devient de plus en plus purement fonctionnelle et extensionnelle. De plus, comme déjà Troubetzkoy et Jakobson l'avaient montré, il est possible de spécifier la nature même de ces rapports associatifs. On assiste ainsi à une lente évolution du concept : depuis la nébuleuse des associations indéterminées et plus ou moins fermées, vers des classes (qu'elles soient morphologiques — flexionnelles, dérivationnelles, etc. — ou phonologiques — classes de positions des constituants syllabiques, par exemple) organisées à plusieurs niveaux, cohérentes, avec l'allure presque mécanique qui en découle.

3. Par exemple, la succession des cas dans les grammaires à fins pédagogiques.

Cette progression de l'univers infini du « presque chaotique » au monde clos du « relativement ordonné » se laisse interpréter selon deux perspectives, l'une ontologique, l'autre épistémologique. D'une part, on trouve là la mise en œuvre d'une « conviction », ou plutôt d'un pari épistémologique : il *faut* pouvoir arriver à un micro-cosmos linguistique systématisé, en allant au-delà de l'ordre indéterminé des séries saussuriennes, sous peine de demeurer à un niveau de détail descriptif tout à fait insatisfaisant et, par voie de conséquence, de rater le mécanisme interne de la langue qui, d'après la notoire formule de Humboldt, doit permettre une utilisation infinie de moyens finis. Et l'on voit bien qu'il ne s'agit pas seulement ici de préoccupation méthodologique : l'ontologie même de la langue est engagée dans la question de cette clôture. D'autre part, si les indications générales de Saussure quant à la nature des séries associatives ont cherché à fournir un outillage, en vue d'une science du langage à (re)construire⁴, leur pertinence même mérite de les rendre pleinement opératoires. C'est pourquoi, selon Hjelmslev, la science doit se faire théorie et comprendre une classe d'applications (c'est-à-dire des descriptions particulières). Il s'agit ainsi, d'abord, de « décider »⁵ du statut théorique des grandeurs de n'importe quel système sémiotique, en ce compris les séries associatives, pour ensuite identifier ces grandeurs, les enregistrer et les traiter concrètement (par exemple : classer, redistribuer, décomposer ultérieurement) au cours des analyses. La question de l'*organisation* des associations devient de ce fait primordiale, car la science s'accomplit à la manière d'un algorithme opératoire, d'un *calcul* (Hjelmslev 1975, p. 101 [Rg 87, note 1]). À cet égard, il ne suffit pas de préciser l'outillage conceptuel hérité de Saussure ; il faut le systématiser. Et, pour le rendre systématique, il convient que chaque concept, corrélé à un terme technique, soit situé selon un parcours déductif allant des prémisses générales jusqu'aux développements propres à la science linguistique. C'est cette tâche que nous allons rapporter dans la section suivante, en situant le concept hjelmslevien de paradigme dans le mouvement global de la théorie.

2. Le concept de paradigme, entre définition et fluctuation

Il convient donc d'abord de caractériser brièvement celui-ci. Le mouvement, ou mieux la direction de la déduction glossématique, par laquelle on l'a, à tort, souvent rangée parmi les systèmes axiomatiques de type logico-mathématique, peut déconcerter. Si, comme l'affirme Hjelmslev, la linguistique peut revendiquer une prééminence par rapport aux autres sciences en raison de la position centrale du langage dans la pensée, dans les faits et les institutions humaines, y compris les savoirs (Hjelmslev 1943b, pp. 158-160), comment se fait-il qu'elle demande à

4. Sur la question de la « linguistique saussurienne », et sur une hypothèse concernant le manque (présumé) d'applications, cf. Simone (1992).

5. Ou, en termes réalistes, de conformer selon leur « nature ».

« être ancrée dans la hiérarchie de la théorie de la connaissance » (Hjelmslev 1973, p. 75)? N'est-ce pas une manière de renoncer à la spécificité épistémologique de la linguistique que de l'assujettir dans une théorie générale de la connaissance? Comme nous l'avons présentée ailleurs (Badir 2014, p. 64; Cigana 2014a), l'argumentation de Hjelmslev procède dans la direction opposée : dire que la linguistique doit s'ancrer dans une théorie générale de la connaissance revient à dire qu'elle peut se faire reconnaître comme épistémologie grâce au « pouvoir formateur » de la langue par rapport à la pensée. En vertu de cet argument, qui reformule le principe selon lequel « le langage ne se laisse expliquer que par le langage » (Hjelmslev 1935, p. 135), la théorie linguistique n'a pas besoin d'introduire des concepts primitifs : la langue n'est pas conçue comme *une* forme de la pensée parmi d'autres, mais comme *la* forme de la pensée, d'ailleurs extrêmement souple et versatile. En d'autres termes, d'après le linguiste danois il n'y a pas de domaines proprement extralinguistiques sur lesquels la linguistique pourrait s'appuyer, comme sur des points d'Archimède externes au langage, et qui soient utilisables pour y pénétrer : on ne sort pas de la structure, et encore moins du langage⁶.

Quelle incidence cette caractérisation épistémologique a-t-elle sur la question particulière du statut du concept de paradigme au sein de la théorie du langage? Tout d'abord, justement, une subdivision dans le champ conceptuel intervenant directement sur sa définition : le concept de paradigme est la variante spécifique (sémiotiquement pertinente) de la définition de système, plus générale, néanmoins également spécifique. En effet, avant l'introduction de la définition du concept de sémiotique, premier concept spécifique de la théorie du langage, il n'est question que de « corrélation » et de « système »⁷. Les concepts de paradigme et de catégorie ne sont que les dérivés spécifiques, sémiotiquement connotés, de ces deux concepts : l'un étant défini comme une classe d'un système sémiotique (Hjelmslev 1975, p. 13 [Déf. 36]), l'autre comme la même classe, considérée cette fois ensemble avec d'autres classes similaires, prise, si l'on veut, dans son environnement structurel (« paradigme qui a une corrélation à un ou plusieurs autres paradigmes à l'intérieur du même rang » : Hjelmslev 1975, p. 40 [Déf. 97]). En vertu de cette spécification, on peut dire que le concept de paradigme hérite et condense les questions implicites de deux parcours déductifs : le chemin qui provient des concepts de fonction, de corrélation et de système, et celui qui découle de la définition du concept de sémiotique. Le concept de paradigme apparaît ainsi situé à un nœud de convergences pour des questions concernant à la fois la théorie de la connaissance et la linguistique, à savoir :

-
6. Primordiale, à cet égard, la distinction proposée par Hjelmslev entre langue tout court et système linguistique, ou *schéma* : « Toute idée peut être exprimée dans toute langue, mais non dans tout système » (cf. Hjelmslev 1935, p. 135). Voir également Badir (2014 pp. 40-42 et pp. 149-150).
7. Respectivement: « fonction ou...ou » (Hjelmslev 1975, p. 5 [Déf. 10]) et « hiérarchie corrélationnelle » (*Ibid.* [Déf. 11]).

1. l'établissement des paradigmes comme classes d'invariantes (ou formes sous-jacentes à la foule des variantes qui en représentent la réalisation) par une fonction de corrélation; comme la fonction définit les classes, celles-ci sont nécessairement fermées;
2. la distribution des invariantes à l'intérieur de chaque paradigme;
3. l'uniformité du paradigme; eu égard à la fonction établissant un paradigme, les invariantes ont, à l'intérieur d'un même paradigme, les mêmes « droits »; en retour, l'analyse doit s'obliger à faire dériver tous les invariants données d'un paradigme d'une même fonction.

La réponse à la première question consiste dans le « test de commutation », épreuve qui permet d'enregistrer la présence d'une fonction de corrélation, de vérifier qu'on a affaire à une sémiotique (c'est-à-dire à une structure biplane) et de rapporter les corrélats ainsi dégagés dans un paradigme — nous y revenons avec une exemple dans la section suivante⁸.

Les deuxième et troisième questions sont mutuellement dépendantes, et la solution envisagée par Hjelmslev participe d'un même geste théorique : les systèmes linguistiques et leurs paradigmes se constituent « prélogiquement », à partir de la loi générale de participation, par superposition fluide (Hjelmslev 1939, p. 96)⁹. Qu'on nous permette d'ajouter quelques précisions techniques à cette solution générale. Un paradigme pouvant se représenter comme un espace-support abstrait entièrement saturé¹⁰, chaque invariante occupe une zone de celui-ci seulement définie par la corrélation qu'elle entretient avec chaque autre invariante du même paradigme, et ceci suffit à en assurer l'uniformité. Pour ce qui est de la distribution, Hjelmslev a prévu des « lois de solidarité » : une proportion étant établie entre les rapports qualitatifs (les types de corrélations) et les rapports quantitatifs (le nombre des corrélats et des dimensions) régissant la constitution de chaque paradigme, l'analyse linguistique de n'importe quel inventaire de termes doit chercher à respecter une telle proportion. (cf. Hjelmslev 1933; ainsi que Hjelmslev 1943a, pp. 126-128). En cela, la méthode d'analyse adoptée par Hjelmslev s'oppose au modèle « aveugle » de décomposition binaire avancé par Jakobson.

Les aspects mentionnés ci-dessus laissent entrevoir une authentique *théorie des paradigmes* — une théorie des systèmes sémiotiques — que le style définitoire minimaliste de Hjelmslev n'a peut-être pas mis pleinement en lumière. Il nous faut toutefois reconnaître que l'univers conceptuel à partir duquel le paradigme trouve sa définition n'est pas si uniforme et monolithique que nous l'avons présenté jusqu'ici. On relèvera au contraire une certaine fluctuation dans les concepts compris comme *definiens* dans sa définition, fluctuation qui laisse transparaître une

8. Pour une présentation, voir Ducrot (1967).

9. Rappelons que pour Hjelmslev la superposition a le primat sur l'opposition (Hjelmslev 1939, p. 95). Sur le prélogisme et la loi de participation, voir Cigana (2014b).

10. Le paradigme ne contient pas de discontinuité.

série de difficultés herméneutiques. Ces concepts sont ceux de corrélation et de fonction. En dépit de l'effort définitoire déployé, les difficultés qu'ils soulèvent témoignent de la volonté de Hjelmslev de ne pas utiliser le procédé « pacificateur », somme toute arbitraire, de l'axiomatique mais de conserver au contraire dans sa propre conceptualisation théorique, selon une approche que l'on pourrait qualifier de « semi-formalisante », l'enrichissement relativiste de conceptions antérieures. Comme il s'en explique lui-même, « il ne s'agit nullement, dans les définitions formelles de la théorie, d'épuiser la compréhension de la nature des objets, ni même de préciser leur extension, mais seulement de les fixer relativement à d'autres objets également définis ou présumés en tant que concepts fondamentaux » (Hjelmslev 1943a, p. 33).

Commençons par la *fonction* : s'agit-il de la désignation d'un rapport, à savoir d'une ligne virtuelle reliant deux objets (fonctifs) entre eux, ou plutôt de l'expression du rôle qu'un objet joue dans un contexte donné ? Eh bien, de l'un et de l'autre :

Nous avons adopté ici le terme de *fonction* dans un sens qui se situe à mi-chemin entre son sens logico-mathématique et son sens étymologique, ce dernier ayant joué un rôle considérable dans toutes les sciences, y compris la linguistique. Le sens où nous l'entendons est formellement plus voisin du premier, sans pourtant lui être identique. *C'est précisément d'un tel concept médiateur dont nous avons besoin en linguistique* (Hjelmslev 1943a, pp. 49-50, nous soulignons).

Cela signifie que le concept de fonction se présente comme un *synchrétisme* entre deux signifiés particuliers (la fonction en tant que rôle et la fonction en tant que rapport) où ceux-ci se présentent comme confondus dans un troisième signifié représenté par le synchrétisme lui-même :

Nous pouvons dire qu'une grandeur à l'intérieur d'un texte ou d'un système a des fonctions données et nous approcher ainsi de l'emploi logico-mathématique, en exprimant par là : premièrement que la grandeur considérée entretient des dépendances ou des rapports avec d'autres grandeurs [...], et deuxièmement que, mettant en cause le sens étymologique du terme, cette grandeur fonctionne d'une manière donnée, remplit un rôle particulier, occupe une « place » précise dans la chaîne. En un sens, on peut dire que l'acception étymologique du mot *fonction* est sa définition réaliste, que nous évitons d'explicitier et de faire entrer dans le système des définitions parce qu'elle suppose de prémisses plus nombreuses que celles de la définition formelle à laquelle elle est réductible (*Ibid.*, p. 50).

La réduction de la signification « réaliste »¹¹ à la définition formelle de *fonction* — réduction sur laquelle se base le concept même de paradigme — gagne ainsi la nuance d'un jeu, dynamique et subtil, entre implicite et explicite.

Passons à la définition de *corrélation*. C'est surtout ici que le laconisme lapidaire de Hjelmslev paraît suspect. Faut-il vraiment prendre *corrélation* dans le

11. On dirait peut-être plus volontiers, de nos jours, *pragmatiste*.

sens de « disjonction logique » ? Certaines affirmations (*Ibid.*, p. 54) le donnent à croire, bien que la question demeure d'un syncrétisme possible entre deux sens, l'un étymologique (ou ordinaire) l'autre logique, justifiant le terme même élu par Hjelmslev. On peut certes abonder dans une direction spécifiante, où le sens de « disjonction logique » saturerait complètement son domaine notionnel (quoique la distinction, pressante, entre disjonction inclusive et disjonction exclusive, n'y soit pas établie), en excluant toute autre interprétation. Mais on peut aussi choisir une direction généralisante, où le terme se prête à condenser et à distiller une *nébuleuse* de notions hétérogènes, « pré-théoriques », et dont l'interaction risque d'être problématique ; à savoir, les notions d'opposition, d'alternance, de non-simultanéité, d'échange, d'exclusion, de choix, ou d'équivalence¹². Même à considérer seulement le registre de la symbolisation par lequel les concepts se font connaître dans la théorie du langage, on observe que Hjelmslev a opté, au sujet de la corrélation, pour un symbole idiosyncratique (:), ce qui déjà le met à distance de l'opérateur disjonctif (dont les symboles logiques sont V ou W). Ceci suffit à montrer, nous semble-t-il, que Hjelmslev concevait le domaine de validité de la corrélation¹³ comme non parfaitement superposable à celui de la disjonction logique.

Rappelons d'ailleurs, à ce propos, que la corrélation au sens glossématique n'est pas, à proprement parler, un *opérateur* : aucune « syntaxe » ne s'y attache, aucune règle de transcription ou de dérivation. Son rôle est de générer (d'« établir ») un système et, par conséquent, un paradigme. On ne peut jamais, pourtant, à partir de l'enregistrement et de la transcription symbolique de cette fonction, faire dériver un troisième item (quel qu'il soit : proposition, théorème, etc.). Comme Fischer-Jørgensen l'a signalé¹⁴, l'algèbre glossématique est purement *descriptif* et ne s'apparente que de loin aux formes logico-mathématiques de l'algèbre : les règles d'analyse (par lesquelles l'objet est « manipulé ») soutiennent des procédures (notamment : tests, choix des bases, catalyses, distributions) transcriptibles symboliquement, sous forme d'une écriture synthétique ayant un rôle remémorateur, mais difficilement gérables mécaniquement par un algorithme aveugle.

La caractéristique la plus importante marquant la différence entre corrélation (glossématique) et disjonction (logique) relève, pourrait-on dire, de leur phénoménologie¹⁵. La disjonction se présente comme une séparation (qu'elle soit exclusive ou inclusive) ayant lieu pour ainsi dire « dans le vide » : la prescription qu'elle réalise est que, si on affirme un des termes disjoints, l'autre, étant nié, prend automatiquement une valeur négative. Phénoménologiquement parlant, il disparaît —

12. À ce sujet, voir Ducrot (1973, pp. 101-102).

13. Le même constat pourrait d'ailleurs être fait pour la fonction de relation.

14. L'algèbre glossématique « *is no algebra in the sense that it would be possible to manipulate with it [...], but only a system of symbols* » (Fischer-Jørgensen 1967, p. XII).

15. À ce sujet, voir par exemple Piotrowsky (à paraître).

il est simplement perdu. La disjonction est en ce sens « absolue », s'épuisant entre les deux termes qui y entrent. Au contraire, dans le cas d'une corrélation, il s'agit de co-présence — une co-présence en alternance — où les termes conservent leur statut, car la perte d'un ou de plusieurs termes n'a lieu qu'en rapport avec un point externe, « réel », à partir duquel cette alternance même prend son sens, à savoir l'occurrence positionnelle dans la chaîne :

Dans le système, au contraire, existe un ou... ou, une disjonction ou une alternance entre les fonctifs qui y entrent. Considérons par exemple :

rat
mis

Si l'on échange r et m, a et i, t et s respectivement, on obtient les mots : rat, ras, rit [...] tout différents [...]; r et m, a et i, t et s, pris deux à deux, constituent [...] des paradigmes qui entrent dans le système de la langue. Dans rat, il y a conjonction, coexistence, entre r et a et t : il existe « réellement » pour nous à la fois r et a et t [...]. Mais entre r et m, il y a disjonction, alternance, et ce que nous avons « en fait » sous les yeux est r ou bien m (Hjelmslev 1943a, pp. 52-53).

Une corrélation, loin de codifier une exclusion mutuelle des grandeurs qui y entrent en réalisant une « dispersion » des termes disjoints, sanctionne au contraire une co-présence entre corrélats de nature (ou de niveau) différente de la co-présence entre relatifs dans une relation (dans un procès, un syntagme) : elle *préserve* les corrélats, en les regroupant dans le paradigme, lequel consisterait donc en une *coexistence* virtuelle ou latente de termes disjoints. Non seulement cette ambiguïté a dû apparaître à Hjelmslev, mais il semble même qu'il l'admette sans problème :

L'emploi du terme *disjonction* a été assez largement répandu en linguistique, mais seulement pour désigner un type particulier de la fonction ou... ou, et adopter ce terme pour toutes les fonctions ou... ou favoriserait des confusions et des méprises. [...] *Coexistence* n'est évidemment pas un terme déjà employé, mais nous ne nous y attacherons pas ; selon un usage répandu en linguistique, *on peut en effet parler, non sans raison, de coexistence entre les membres d'un paradigme* » (*Ibid.*, p. 54 ; nous soulignons).

Comme on peut le constater, la question ne peut pas être tranchée suivant une voie purement terminologique — d'autant plus que Hjelmslev, même en adoptant le terme *corrélation* de manière à éviter d'avoir à expliciter formellement cet aspect de coexistence, propose toutefois *équivalence* comme terme alternatif à celui de *corrélation* (*Ibid.*, p. 55, n. 1). Or, une telle reformulation met en lumière un autre aspect qui est demeuré caché avec la définition purement logique de la corrélation : les corrélats inclus dans un paradigme ont le même « droit fonctionnel », étant équivalents au regard de la caractéristique établissant la catégorie à laquelle ils appartiennent (ils ont la possibilité de se présenter dans la même position syn-

tagmatique) — et donc également au regard de leur description¹⁶. La *coexistence* et l'*équivalence* des corrélats constituent les deux faces d'une seule pièce à jouer dans la théorie : étant coexistants, les corrélats prétendent à une description uniforme¹⁷ et coordonnée (devant dériver d'une même opération); étant équivalents, ils recouvrent la même place dans le système et dans leur propre catégorie, ce qui revient à dire qu'ils sont enregistrés dans un même et seul rang de l'analyse. C'est justement l'interaction entre ces deux aspects d'un paradigme qui permet l'attribution d'identité, ou de constance, à une grandeur quand elle se présente dans des environnements syntagmatiques différents et qui autrement ne serait définissable que comme variable : « [...] en unissant ou multipliant les deux définitions fonctionnelles distinctes, on pourra s'autoriser à dire que l'on a affaire au "même" *r*. C'est dans cette mesure que l'on peut dire que tous les fonctifs de la langue entrent à la fois dans un processus et dans un système » (*Ibid.*, p. 53). Autrement dit, l'identité d'une grandeur linguistique dérive du chevauchement entre ordre syntagmatique et ordre paradigmatique — et cela ne peut se produire qu'en attribuant au paradigme le rôle d'un « dépôt » permettant de retenir les unités linguistiques (réelles) dans la virtualité du système et les unités métalinguistiques (celles enregistrées) dans l'abstraction des procédures de l'analyse.

Pour conclure sur ce point : les éléments implicites qui « assiègent » les *definientes* du concept de paradigme ne sont pas complètement ni aisément effaçables de la théorie; mais, en outre, il ne faut pas qu'ils le soient, car ils s'avèrent décisifs pour sa compréhension. En effet, il faut cultiver la « nébuleuse » qu'on a évoquée pour rendre manipulables, très concrètement, dans la pratique d'analyse du linguiste, les concepts fort abstraits de la théorie. Ce que nous voulons dire par là, et comme Saussure l'avait aussi médité¹⁸, est que l'esprit du linguiste (non moins que celui du sujet parlant ordinaire) doit pouvoir interpréter, revêtir positivement l'outillage très abstrait de la théorie pour avoir des chances d'enregistrer concrètement au cours de l'analyse les grandeurs (fonctions, fonctifs...) dont n'importe quelle sémiotique se compose. Dans la pratique de la description, il doit donc « déguiser » ou découvrir¹⁹ ces grandeurs à travers des aspects hétérogènes d'ordre phénoménologique, « concrets », de ces termes. Par là il parvient à dégager le secret du système, notamment le noyau formel ou, comme Hjelmslev le disait, son « abstraction sublime et délicate » (Hjelmslev 1935, p. 3). Le linguiste reconnaîtra avoir affaire à l'univers du système, de ses catégories paradigmatiques et des

16. On ne saurait sous-estimer ce détail : il s'agit d'une caractéristique-clé permettant de distinguer, notamment, la méthode de décomposition des unités en traits distinctifs envisagée par Jakobson de celle proposée par Hjelmslev.

17. L'uniformité vaut à la fois pour la théorie (des opérations) et pour l'objet (de la hiérarchie).

18. Cf. Saussure (2002, pp. 87-88, § 29j, [« Intégration ou postméditation-réflexion »]).

19. On voit ici comment la terminologie pragmatiste s'impose: le linguiste « praticien » peut découvrir les fonctions dans l'objet dès lors que celui-ci a été construit d'abord fonctionnellement par le linguiste « théoricien ».

corrélations (spécifications, complémentarités, autonomies) en reconnaissant les « signaux » de cet univers — par exemple, lorsqu'il fait face à la nécessité d'accomplir un choix, une distribution, une commutation ou lorsqu'il a à comparer des grandeurs *in absentia* (qu'elles soient implicites, syncrétisées, catalysables, revêtues de substance zéro, se présentent dans des environnements différents, etc.).

Tout cela ne doit pas surprendre. Il s'agit pour la théorie d'une conséquence naturelle. La théorie, se voulant un langage, se constitue en même temps au niveau « statique » d'une série de définitions et au niveau « dynamique » d'une série d'opérations correspondant à sa méthode pratique²⁰.

3. Une sémiotique des valeurs

Dans la section précédente, nous avons cherché à faire ressortir des caractéristiques du concept de paradigme qui n'apparaissent pas explicitement dans sa définition mais qui se sont installées dans la variation réelle de son usage et en montrent les compléments nécessaires. Il convient à présent de rendre compte de l'application de ce concept dans la description linguistique.

À cet égard, la tâche la plus ambitieuse que s'est donné l'entreprise glossématique, après celle de son édification théorique, concerne l'analyse du sens. Rappelons que l'analyse sémiotique élaborée par Hjelmslev repose sur trois grandes articulations : (i) du plan de l'expression et du plan du contenu, (ii) du procès et du système, (iii) du niveau de la forme et du niveau de la substance. Une telle analyse s'appuie sur l'hypothèse — audacieuse — de l'isomorphisme²¹ des deux plans du langage (à savoir dans l'expression comme dans le contenu) en même temps qu'elle se projette dans le principe épistémologique d'une *description* comme acte de coordination entre un système (relevant d'une analyse paradigmatique) et un procès (objet d'une analyse syntagmatique). Plus précisément il s'agit de reconduire les unités formant les syntagmes dans des paradigmes de possibilités quantitativement et qualitativement stabilisées, selon un procédé qui tient à la fois du pragmatisme — car c'est la langue même qui fonctionne à partir d'un nombre limité de grandeurs — et du formalisme, dès lors que c'est aussi de cette manière que la théorie peut « fonctionner ». Par conséquent, on ne peut produire une description systématique qu'à condition de *réduire* des inventaires ouverts, comprenant un nombre indéfini d'unités, à des paradigmes, lesquels sont, par définition comme par analyse, clos. Et c'est aussi de cette façon que l'on parvient à ériger un niveau formel capable de s'abstraire définitivement des particularités, instables et d'ailleurs indéfinies, inhérentes aux substances.

20. Cf. Almeida (1997).

21. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'un « isomorphisme *non conforme* » : les deux plans ont une structure générale symétrique, de sorte que l'analyse peut procéder en parallèle ; cependant, dans chaque langue particulière, les grandeurs d'un plan ne correspondent pas point par point aux grandeurs de l'autre. Si c'était le cas, nous serons plutôt en présence d'un système monoplane.

Tel est bien le projet d'une sémantique *structurale*, comme la conçoit Hjelmslev dans « Pour une sémantique structurale »²², article rédigé en français que celui-ci présente en guise de réponse à la question « Dans quelle mesure les significations des mots peuvent-elles être considérées comme formant une structure ? » lors du VIII^e Congrès international des linguistes, en août 1957 à Oslo. La condition d'une description structurale du sens consiste dans le moyen « de pouvoir réduire les classes ouvertes à des classes fermées » (Hjelmslev 1957, p. 119). L'enjeu, pour le dire simplement, est de faire accéder l'étude des significations lexicales au niveau de scientificité promu par la linguistique moderne depuis Saussure. Ce que Hjelmslev, dans les termes qu'il a élus dans sa théorie du langage, appelle « classes ouvertes » correspond aux résultats jusqu'alors décevants de la lexicographie, « simple énumération d'un effectif instable et indécis de certaines grandeurs mal définies auxquelles on attribue un fatras inextricable de multiples emplois différents et apparemment arbitraires » (*Ibid.*, p. 107). Autrement dit, les classes ouvertes résultent d'une « description non scientifique » (*Ibid.*, p. 110). Les classes fermées renvoient en revanche aux résultats obtenus par la phonologie et la morphologie structurales. Le projet d'une sémantique structurale est ainsi de produire une description sur un modèle dont l'efficience a pu être éprouvée dans le domaine des unités d'expression.

Il convient donc de souligner que la sémantique, si elle se veut structurale, ne saurait correspondre simplement à la science du contenu linguistique, comme cela a pu suffire à la définir chez un Bréal ; elle demande encore à être définie en fonction des deux autres articulations : analyse paradigmatique *vs* analyse syntagmatique, niveau formel *vs* niveau substantiel. Même si Hjelmslev, dans l'article qu'il lui dédie, n'a pas situé explicitement la sémantique face à ces articulations, ce qu'il en dit est suffisant pour qu'une définition soit reconstruite.

En ce qui concerne le type d'analyse, il est certain que la sémantique est appelée à produire des analyses de type paradigmatique. Les seules illustrations que détaille Hjelmslev montrent les différences structurelles que font ressortir la fonction de commutation, fonction propre à l'analyse paradigmatique :

Les grandeurs sémantiques 'frère aîné', 'frère cadet', 'sœur aînée' et 'sœur cadette' sont toutes mutuellement commutables en chinois et en hongrois, tandis que dans la plupart des langues européennes il y a dans ces signes substitution entre 'aîné' et 'cadet', et que le malais présente une substitution à la fois entre 'aîné' et 'cadet' et entre 'frère' et 'sœur' (*Ibid.*, p. 113).

Il faut comprendre naturellement que les grandeurs sémantiques sont substituables lorsqu'elles ne donnent pas lieu à des différences dans les unités d'expression (ainsi par exemple, en français, de *frère* qui, sans la présence d'un adjectif épithète, peut aussi bien désigner l'aîné que le cadet), alors qu'elles sont commutables lorsque leur distinction a une répercussion sur l'autre plan (tel, en

22. Repris dans Hjelmslev (1971, pp. 105-121).

hongrois, *bátya*, qui commute avec *öccs* si, au lieu de parler du frère aîné, on veut en référer au frère cadet).

Cet exemple trivial illustre non seulement ce que fait l'analyse — elle établit des interdépendances au moyen de la fonction de commutation — mais aussi ce qui en résulte, à savoir des paradigmes regroupant 'frère' et 'sœur' d'une part, 'aîné' et 'cadet' d'autre part, paradigmes qui peuvent à leur tour être regroupés, soit au sein d'une hiérarchie à deux niveaux, soit dans un tableau à deux dimensions.

L'incidence de l'analyse syntagmatique sur la sémantique est moins discernable, et aussi moins assurée. Cela n'étonnera pas, dès lors que la syntaxe structurale est elle-même encore à l'état de projet²³ et en recherche de reconnaissance²⁴. Or la syntaxe, selon Hjelmslev, doit entrer dans la morphologie : les deux relèvent de l'analyse du plan de contenu, non moins que la sémantique. La distribution d'une syntaxe « morphologisante » et d'une sémantique reconduit le partage entre faits grammaticaux et faits lexicaux, lequel n'est pas sans rapport, comme on va le voir dans un instant, avec la distinction théorique établie entre classes fermées et classes ouvertes.

Dans le dernier développement de son article, Hjelmslev donne tout de même à entendre la place que peut occuper l'analyse syntagmatique dans la description sémantique. Cette dernière, pour être complète, ne peut viser uniquement les éléments minimaux de la signification ; elle se doit également « de décrire la manifestation des unités plus larges » (*Ibid.*, p. 120), par quoi Hjelmslev pense aux mots, mais il ne nous interdit pas de songer à des unités encore plus larges, comme la phrase ou le paragraphe. Cet étagement de différents niveaux sémantiques relève forcément de l'analyse syntagmatique, seule habilitée à « découper » et « combiner ».

L'articulation de la forme et de la substance consiste, quant à elle, à distinguer deux domaines dans le plan du contenu, avec une description assignée à chacun d'eux. De la même manière que pour le plan d'expression la phonologie et la phonétique se répartissent la fonction descriptive, respectivement, des phonèmes et des sons, la description sémantique doit faire le départ entre les unités formelles du plan du contenu et les significations, considérées comme des substances de contenu. Hjelmslev désigne ces unités formelles du plan du contenu par le terme de *sématème*, néologisme forgé sur le modèle de *phonématème* (terme dont il note la correspondance, suivant la terminologie en usage chez les phonologues pragois, avec le *phonème*). Certainement, toute proportion théorique gardée, on peut y voir une préfiguration conceptuelle et terminologique de ce que Greimas et un grand nombre de sémanticiens après lui ont appelé *sème*. Mais l'apparemment que,

23. « Une syntaxe structurale ne sera concevable qu'à condition [...] » (Hjelmslev 1957, p. 106).

24. « C'est ainsi seulement que la nécessité d'une méthode structurale d'ordre "syntaxique" crève les yeux, et que la réaction (y compris la concordance), fait éminemment structural revendique l'estime qui lui revient » (*Ibid.*). Le lecteur aura en tête que c'est précisément vers le domaine de la syntaxe et des réactions que Hjelmslev a dirigé ses travaux de linguistique appliquée, notamment dans *La Catégorie des cas* (Hjelmslev 1935).

pour sa part, Hjelmslev cherche à tester est avec un terme et concept saussurien, à savoir la *valeur*. La valeur exprime adéquatement le niveau formel à atteindre dans la description sémantique pour deux raisons. La première est qu'étant de nature différentielle la valeur non seulement se prête à la fonction de commutation mais encore y trouve le moyen de sa définition. Comme le formule Hjelmslev, la valeur est une *forme pure* (*Ibid.*, p. 115), c'est-à-dire que la signification peut être tenue pour arbitraire vis-à-vis d'elle. La deuxième raison est que la valeur autorise une description à un niveau élevé de généralisation, au point de permettre la comparaison entre les langues :

C'est ainsi qu'on peut constater l'identité des genres grammaticaux en latin et en allemand, ou celui des temps (non composés) en anglais, en danois et en allemand, en y comprenant tout ce qui relève de la valeur, mais sans introduire aucun élément de signification (*Ibid.*, p. 116).

Le lecteur objectera avec raison que les exemples donnés ici par Hjelmslev relèvent plutôt de la syntaxe que de la sémantique. C'est sans doute, répondrait Hjelmslev, que pour la sémantique « reste à faire un très grand travail » (*Ibid.*, p. 120). Mais c'est aussi qu'en définitive les classes sémantiques demandent à être constituées sur des bases grammaticales : les cas, les nombres, les personnes, les diathèses, etc. permettent de dégager des sous-systèmes de valeurs, tels des îlots de stabilité dans le marécage du sens, et offrent de ce fait un critère de classification pour les catégories sémantiques de plus vaste étendue, comme les unités thématiques, les unités dérivatives et les racines. Dans cette perspective, l'ambition de réduire les inventaires (ouverts) à des paradigmes (fermés) se laisse reformuler en la translation d'inventaires lexicaux en paradigmes grammaticaux. Réduire le lexique, cela peut signifier en fin de compte *ancrer* le lexique dans la grammaire. Hjelmslev remarque ainsi au sein du lexique, en gage d'encouragement pour la description sémantique, « de petites classes fermées, souvent de deux membres seulement : 'grand' : 'petit', 'long' : 'bref', 'beau' : 'laid', 'chaud' : 'froid' » (*Ibid.*, p. 119). De fait, la commutation s'applique toujours sur des corrélations entre deux membres d'une même classe. Mais on pourrait aussi voir l'opération par le biais inverse et considérer alors que ce sont les catégories grammaticales, présentes à travers des corrélations avec les grandeurs morphologiques de l'expression, qui *infiltrant*, avec leur pouvoir ordonnateur, les catégories lexicales. Un exemple en est donné par Jens Holt, selon un projet que celui-ci, dans la droite ligne de Hjelmslev, a dénommé « plérémique » :

Un nom tel que *lion-ne* contient évidemment un dérivatif *explicite* du féminin. Mais un dérivatif de genre semble être présent également dans la paire *vache : taureau* [...]; ici le dérivatif se cache quelque part dans la plérie; or, puisque la dernière paire se comporte comme *lion : lion-ne* nous nous exprimons à l'aide de la terminologie que voici : *lion : lion-ne* a le dérivatif *explicite* de genre, tandis que *vache : taureau* contient ce dérivatif-ci implicitement (Holt 1967, p. 64).

On rencontre ici l'opération que Hjelmslev a appelée « conversion »²⁵ : une catégorie conserve ses fonctions tout en se convertissant dans les éléments d'une autre catégorie.

Il demeure cependant qu'ainsi défini le programme analytique et descriptif indiqué par Hjelmslev ne coïnciderait pas exactement avec le projet d'une sémantique structurale, car « la valeur n'a encore rien de sémantique » (Hjelmslev 1957, p. 115). Si la valeur est une forme pure, le sématème est quant à lui, à l'instar du phonématème (ou phonème), une *forme matérielle*, « reflet de la forme pure, projetée sur la substance, se nourrissant de ses bienfaits, et obtenu par une induction surajoutée des significations particulières » (*Ibid.*, p. 117). Le projet de la sémantique se voit précisé d'autant : il consiste en une description, principalement d'ordre paradigmatique, de la substance du plan du contenu, telle que celle-ci toutefois se prête à être le reflet de l'analyse formelle inhérente à ce qu'on pourrait appeler une *sémiotique des valeurs*.

Un certain nombre de critiques ont pu être formulées sur l'entreprise glossématique, en particulier sur son projet d'analyse et de description du sens linguistique, notamment par Martinet (1946 et 1957) et Siertsema (1955). Et, par ailleurs, d'autres linguistes formés à la glossématique ont tenté, après Hjelmslev, de donner corps à ce projet, en particulier Holt (1946, 1959, 1961, 1967), Togeby (1965) et Sørensen (1968), sans rencontrer de succès notoires. Nous en dirons quelques mots dans nos conclusions. Néanmoins, le projet d'une sémantique structurale va se donner pour accompli dans le titre d'un ouvrage qui a paru en 1966 et qui ne revendique pas d'affiliation au courant glossématique : *Sémantique structurale*. On aura évidemment reconnu ici l'ouvrage fondateur de la sémiotique d'A.-J. Greimas. Dans la présentation que nous allons en faire dans la section suivante, nous voudrions montrer que le linguiste balte s'y est montré fidèle dans une très large part au projet dessiné par Hjelmslev, en dépit de ce qu'en a jugé Claude Zilberberg (1997, p. 178), et que cette fidélité se marque précisément dans l'usage de paradigmes pour fermer les inventaires, en donnant ainsi à la description du sens un caractère systématique.

4. Les structures élémentaires de la signification

Répetons ce constat que l'article de Hjelmslev, s'il définit un projet, ne donne pas d'indications suffisantes pour le mettre en œuvre ; il se borne, dirait-on, à en circonscrire le champ d'action et à rendre plausible et légitime son programme. Au contraire, *Sémantique structurale* est d'emblée préoccupée par les moyens de la description et s'organise globalement comme une procédure descriptive de la signification, commençant par ce qui apparaît comme le plus élémentaire, pour s'aventurer finalement, « en tâtonnant » (Greimas 1966, p. 171), dans le domaine particulier de l'analyse du récit.

25. Nous discutons cette notion dans Cigana (2016).

Les moyens de la description relèvent pour une part de postulats épistémologiques, eux mêmes ancrés dans une phénoménologie de la perception et dans des principes logiques, et ressortissent pour une autre part des avancées théoriques de la linguistique en termes d'analyse des langues naturelles. Le caractère *différentiel* de la signification cristallise à la fois ces postulats épistémologiques et les outils conceptuels offerts par la linguistique structurale. Le concept de *structure* suit de près : il est le résultat des relations différentielles perçues et décrites selon les principes analytiques de la logique. Le terme de paradigme aurait pu former avec eux une triade conceptuelle, en rassemblant les termes mis en relation, sur le modèle, que rappelle Greimas, de la relation différentielle entre phonèmes (tel, *p* vs *b*) ; c'est pourtant un autre terme, celui d'*axe sémantique*, qui est retenu (*Ibid.*, p. 21). De fait, la notion d'axe sémantique est censée avoir une application descriptive plus large que le concept de paradigme, dès lors que la structure élémentaire de la signification développée par Greimas rejailit en droit autant sur l'analyse syntagmatique que sur l'analyse paradigmatique, tout de même qu'elle approche aussi bien l'« univers immanent » de la signification (le niveau formel, selon Hjelmslev) que sa manifestation en discours (le niveau substantiel).

Trois grands types de relations sont considérées dans *Sémantique structurale* : les disjonctions (vs), les conjonctions (+) et les relations hiérarchiques (→). Toutes trois expriment le caractère différentiel de la structure élémentaire de la signification, non sans attribuer quelque statut positif aux grandeurs qu'elles opposent, regroupent et hiérarchisent. Quand ils sont considérés comme des éléments du discours, les sèmes, les lexèmes, voire même les énoncés, entretiennent des relations de conjonction et de disjonction et manifestent de ce fait la « dimension » ou « mode d'existence » (*Ibid.*, p. 41) paradigmatique de l'analyse, tandis que les relations « hypotaxiques » établissent la dimension syntagmatique. Greimas souligne l'importance de cette distribution, « ne serait-ce qu'à cause de très fréquentes confusions que les linguistes, et plus encore les usagers non linguistes des méthodes linguistiques, entretiennent entre le plan du discours et le plan syntagmatique, confusions qui vont parfois jusqu'à leur identification complète » (*Ibid.*). On ne saurait mieux témoigner, ce nous semble, de la volonté de se conformer aux articulations établies par la théorie hjelmsléviennne.

Une articulation supplémentaire va cependant contribuer pour une large part à l'organisation de la procédure descriptive ainsi qu'à la description elle-même. Il s'agit de l'articulation entre un *niveau sémiologique* et un *niveau sémantique*. Cette articulation est transversale à l'articulation du plan d'immanence et du plan du discours, puisqu'elle intervient sur ces deux plans : sur le plan d'immanence, sous la forme de catégories différenciées, *sémiologiques* ou *classématiques* ; sur le plan de la manifestation discursive, en restaurant la dynamique traditionnelle de la forme et du fond à travers la distinction de *figures nucléaires* et de *bases classématiques* (Greimas 1966, p. 54). C'est avec cette nouvelle articulation que l'on retrouve, presque incidemment, la différence entre des paradigmes ouverts

et des paradigmes fermés. Greimas reconnaît en effet aux « paradigmes que sont les catégories classématiques », une certaine « ouverture » (*Ibid.*, p. 96). Une série d'inférences théoriques peut en être tirée en vue de la comparaison avec le projet hjelmslévien.

Premièrement, les paradigmes fermés sont bel et bien recherchés prioritairement par la procédure descriptive mise en place dans *Sémantique structurale*. Ces paradigmes sont essentiellement gouvernés par des relations de disjonction, mais non pas forcément selon un mode binaire. Greimas suivra à la fois Jakobson et Brøndal, en écrasant les disparités conceptuelles entre eux, afin de reconnaître au moins quatre termes (et au plus six) intégrables dans une structure élémentaire : positif (s), négatif (non s), neutre (conçu comme absence du positif et du négatif : $-s$) et complexe (présence d'une catégorie : $s + \text{non } s$). On remarquera que le terme complexe associe la relation de conjonction avec la possibilité d'une relation hiérarchique, en donnant pour présupposé à toutes deux la relation de disjonction (s vs $\text{non } s$).

Cette structure peut être rapprochée du système de formes pures que prévoyait Hjelmslev. Les bases sémiologiques, à l'instar des valeurs saussuriennes, sont les instanciations abstraites de ces relations et peuvent être décrites suivant un mode de désignation algébrique : $s_1, \text{non } s_1, -s_1, (s + \text{non } s)_1; s_2, \text{non } s_2, -s_2, (s + \text{non } s)_2$; etc. Les figures nucléaires qui leur correspondent en discours « remplissent », donnent une matérialité, à ces formes pures en les appariant à des lexèmes prototypiques ou normés; par exemple, un système comprenant deux termes, s_1 et $\text{non } s_1$, peut être représenté par les formes matérielles²⁶ *bon* vs *mauvais*.

Le deuxième point à mettre en lumière concerne le but de l'ouverture classématique. Cette ouverture permet de considérer, tant en immanence qu'en discours, l'horizon d'une *totalité* de la signification. En immanence, cela signifie que la description s'interroge sur la façon dont les paradigmes fermés (que représentent les structures élémentaires) demandent à être articulés les uns avec les autres. Il va de soi que les relations hiérarchiques sont alors mises à contribution et qu'une dimension syntagmatique se superpose à la dimension strictement paradigmatique pour se combiner avec elle. L'ouverture du paradigme consiste bien, par conséquent, en une analyse d'ordre syntagmatique. Pour ne pas avoir à se contenter d'un simple inventaire, ainsi que Greimas le voit faire en sociologie sous l'appellation des « structures concrètes » (*Ibid.*, p. 105), l'ordre hiérarchique des structures vient suppléer en synchronie la limitation nécessaire des termes compris dans une structure élémentaire. Par exemple, pour rendre compte des structures élémentaires inhérentes aux réponses obtenues à la séquence *Mon destin est...*, selon une expérience que Greimas a menée avec ses étudiants, il convient, dans un premier temps, de dégager et de distinguer les structures *bon* vs *mauvais* et *déterminé* vs *non déterminé* et, dans un second temps, de hiérarchiser ces structures par

26. On devrait dire *la* forme matérielle mais, comme on l'a précisé, la positivisation des relations à travers leurs termes est inévitable et atteint jusqu'aux termes méta-descripteurs.

une relation hypotaxique : *bon* comme *mauvais* présupposent un destin *déterminé* (*Ibid.*, pp. 93-95).

En discours, l'incidence de l'ouverture classématique est considérable puisqu'elle revient à appréhender l'objet textuel comme une totalité. C'est la raison pour laquelle les bases classématiques, à travers le concept d'*isotopie*, joue un rôle d'homogénéisation et que la structuration des figures nucléaires y remplit également un rôle descriptif, notamment par un « modèle actantiel » (*Ibid.*, p. 180) justement célèbre. Le principe présidant à ce modèle consiste en « la projection de la structure élémentaire de la signification sur les contenus déjà organisés en classes d'actants et de prédicats, c'est-à-dire une structure qui est hiérarchiquement supérieure aux classes de sémèmes » (*Ibid.*, p. 132). Ainsi *Pierre bat Paul* constitue-t-il une totalité textuelle, descriptible en fonction d'une structure élémentaire, pour la raison que l'organisation de ses figures nucléaires répond au principe même d'une totalité hiérarchisée de la signification considérée en immanence, ce que peut exprimer la formule suivante : $A_1(s) + F(s + \text{non } s) + A_2(\text{non } s)$, dès lors que A vs F et s vs non s constituent les structures élémentaires les plus généralisables.

Ici aussi, il nous apparaît que Greimas accomplit une part du projet que Hjelmslev n'avait évoqué que très brièvement dans son article : l'analyse syntagmatique permet de déployer l'analyse paradigmatique sur des unités plus larges et conduit à définir, pour la description sémantique, l'horizon d'une double totalité — celui de la structure générale du plan du contenu d'une langue et celui de la structure générale de la signification du texte.

Il reste, en guise de troisième conséquence théorique à l'ouverture des paradigmes par l'analyse syntagmatique, à préciser le statut de la syntaxe. Comme chez Hjelmslev, la syntaxe est pour Greimas un produit de la description linguistique qui demande à être déconstruit, avant d'être éventuellement resitué. De fait, sa définition n'est pas directement corrélatrice à l'articulation du plan de l'expression et du plan du contenu (la phonologie et la sémantique structurale sont à cet égard de meilleurs candidats descriptifs), ni à celle de l'analyse paradigmatique et de l'analyse syntagmatique (dès lors que les relations de disjonction, de conjonction et de hiérarchie s'appliquent sur toutes les grandeurs linguistiques), et pas davantage à celle de la forme et de la substance. Ce qui revient à dire, aussi, qu'il ne saurait être question de confondre la syntaxe avec la dimension syntagmatique, et encore moins avec le déploiement discursif : « Au lieu de donner la forme du développement syntaxique aux contenus sémantiques, il nous faut trouver les moyens de réduire la syntaxe à la sémantique, et les événements aux structures » (*Ibid.*, p. 31). La syntaxe est ainsi une partie de l'analyse qu'accomplit la sémantique sur le plan du contenu d'une langue ; elle est par conséquent soumise au modèle général institué pour cette analyse. En particulier, la structure élémentaire actant vs prédicat, qui a pu sembler donner à la syntaxe un rôle prépondérant dans l'analyse sémantique de la manifestation discursive, peut être réduite : un prédicat peut toujours être rapporté à une propriété sémique au sein d'un actant, de sorte qu'un univers sémantique

se présente « comme un “spectacle” et non plus comme une série d'événements » (*Ibid.*, p. 132). Et cependant, s'il faut tout de même accorder quelque crédit à cette prépondérance apparente de la syntaxe au sein de la description sémantique, c'est sans doute parce que les catégories grammaticales de « morpho-lexèmes » ont une structure élémentaire relativement *simple*, tandis que les catégories lexématiques sont *complexes* eu égard à l'empilement hiérarchique des structures élémentaires nécessaires à leur description (*Ibid.*, p. 39-40).

Là encore, l'entreprise de Greimas marche dans les pas de la pensée de Hjelmslev. Toutefois, au lieu d'initier la description du plan du contenu par les faits grammaticaux « simples », comme Hjelmslev a pu en montrer le chemin dans *La Catégorie des cas* (Hjelmslev, 1935), Greimas aborde la description sémantique par ses structures élémentaires, sans égard pour la simplicité ou la complexité des faits sémantiques dont elles rendent compte, ce qui représente certainement une manière raisonnable, et rationnelle, de procéder au « très grand travail » qu'il restait à faire pour donner à la sémantique structurale la forme d'un projet scientifique.

5. En guise de conclusion

Finalement, la distinction entre série associative ouverte et série associative fermée n'a pas résisté aux exigences épistémologiques de la linguistique structurale. De fait, la description ne fait pas usage de paradigmes ouverts. La distinction qui s'est imposée est entre paradigme (forcément fermé) et liste ou inventaire à convertir en paradigme. Les catégories morphologiques, d'abord, les catégories grammaticales ensuite, sont les objets sur lesquels la linguistique structurale s'est acheminée vers l'analyse du contenu. Les catégories lexicales sont l'aboutissement de ce travail, de sorte que le projet sémantique est celui d'une analyse générale du plan du contenu d'une langue faisant pendant à ce qu'accomplit la phonologie pour l'analyse de son plan de l'expression.

Cette systématisation ne s'est pas accomplie toutefois sans que s'introduise une certaine souplesse dans la procédure d'analyse. Le principe de la conversion, notamment, permet de rendre floue les frontières entre classes linguistiques, en conformité avec le principe qu'il n'y a rien, dans la langue, qui soit établi une fois pour toutes. Au contraire, la possibilité de constituer des classes qui ne seraient que *relativement* fermées demande à être préservée : leur fermeture est dépendante de leur corrélation à d'autres classes, dont la fermeture est davantage avérée. On peut considérer que l'analyse, conduite en parallèle par Benveniste (1969) et par Holt (1940) sur les noms d'actions en indoeuropéen, en est une démonstration, et d'autant plus convaincante que la différence entre les deux descriptions ne tient pas de la méthode mais des diverses catégories morphologiques mises en causes : l'introduction du paradigme des noms d'action dans les faits lexicaux découle, selon Benveniste, d'une distinction entre point de vue objectif et point de vue subjectif

interprétable au sein de la catégorie des *modes*, tandis que pour Holt l'existence de ce paradigme tient à une incidence de la catégorie des *aspects* (cf. Holt, 1967, p. 68).

Il n'en reste pas moins que cette relativisation des paradigmes selon la base descriptive ne va pas jusqu'à laisser à l'analyste le libre arbitre de la méthode. C'est dans ce sens qu'est formulée la critique que Togeby (1965) a adressée à l'entreprise greimassienne, selon le point de vue théorique hjelmslévien qu'il a fait sien. L'avantage du concept de *paradigme* consiste dans le fait que les critères par lesquels on peut fermer les inventaires sémantiques, en dégagant l'agencement des sèmes, ne reposent pas sur un choix plus ou moins subtil et adéquat du sémiologie mais doivent s'enraciner dans la structure linguistique :

Greimas constate [...] par la commutation entre une série d'adjectifs, que *haut* et *bas* contiennent des sèmes de spatialité, dimensionalité et verticalité, *long* et *court* des sèmes de spatialité, dimensionalité, horizontalité et perspective, *large* et *étroit* des sèmes de spatialité, dimensionalité, horizontalité et latéralité, *vaste* et *épais* seulement des sèmes de spatialité. Tout ceci paraît très convaincant et reflète l'intuition immédiate qu'on a de ces adjectifs. Mais sur quel critère purement linguistique repose cette analyse? [...] il faudrait rechercher si l'on peut en trouver une base dans le comportement purement linguistique de ces morphèmes [...]. Les constructions linguistiques semblent avant tout fournir un moyen de distinguer *haut* et *bas*, *long* et *court*, *large* et *étroit* [...] on ne peut pas faire cette analyse sémantique de façon suffisamment sûre si l'on ne la bâtit sur les fondements de la combinatoire (Togeby 1965, p. 7).

Cela montre que les questions suscitées par le projet hjelmslévien et son intégration dans la perspective greimassienne sont loin d'être épuisées. Nous souhaitons avoir montré que le concept de paradigme représente un passage obligé de ce questionnement, en se révélant comme l'un des concepts les plus fondamentaux, partant des plus novateurs, de la linguistique structurale et de la sémiotique, quand bien même son héritage demanderait à être réévalué au nom de l'« ouverture du sens » comme elle se pratique désormais en sémiotique.

Références bibliographiques

- ALMEIDA, Ivan (1997), « Le style épistémologique de Louis Hjelmslev », *Texto!* [en ligne], Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Almeida_Style.html (consultée le 27/02/2016).
- BADIR, Sémir (2014), *Épistémologie sémiotique : la théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, H. Champion.
- BENVENISTE, Émile (1969), *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*. 1, *Économie, parenté, société*; 2, *Pouvoir, droit, religion*, Paris, Minuit.
- CIGANA, Lorenzo (2014a), « La “réception manquée” de Bühler par le Cercle linguistique de Copenhague », *Travaux du cercle linguistique de Prague, Nouvelle Série*, 7 (à paraître).

- (2014b), « La notion de 'participation' chez Louis Hjelmslev : un fil rouge de la glossématique », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 67, pp. 191-202.
- (2016), « La forma del mondo. L'analisi glossematica del contenuto tra linguistica e filosofia », *RIFL*, 10, 1, pp. 22-36.
- DUCROT, Oswald (1967), « La commutation en glossématique et en phonologie », *Word. Journal of the Linguistic Circle of New York*, 23, pp. 101-121.
- (1973), *La Preuve et le Dire. Langage et logique*, Paris, Mame.
- FISCHER-JØRGENSEN, Eli (1957 [1967]), « Introduction », in H.J. ULDALL, *Outline of Glossematics*, Copenhagen, Nordisk Sprog-og Kulturforlag.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- HJELMSLEV, Louis (1928 [1929]), *Principes de grammaire générale*, København, Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- (1933), « Structure générale des corrélations linguistiques », in L. HJELMSLEV, *Essais linguistiques II. Travaux du cercle linguistique de Copenhague*, XIV, 1973, pp. 57-98.
- (1935), *La Catégorie des cas. Étude de grammaire générale, vol. 1*, Aarhus, Universitetsforlaget.
- (1939), « Note sur les oppositions supprimables », in L. HJELMSLEV, *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, pp. 91-97.
- (1943a), *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, København, B. Lunos bogtrykkeri a/s; tr. fr. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968-1971.
- (1943b), « Langue et parole », in L. HJELMSLEV, *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, pp. 78-90.
- (1944), « Moderne sprogtænkning », *Videnskaben i dag*, pp. 419-443; tr. fr. par L. Cigana in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 68, 2015, pp. 223-248.
- (1957), « Pour une sémantique structurale », in L. HJELMSLEV, *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971.
- (1973), « A causerie on Linguistic Theory », in L. HJELMSLEV, *Essais linguistique II. Travaux du cercle linguistique de Copenhague*, XIV, pp. 101-117; tr. fr. « Entretien sur la théorie du langage », *Nouveaux essais*, Paris, PUF, 1985, pp. 69-86.
- (1975), *Résumé of a Theory of Language. Travaux du cercle linguistique de Copenhague*, XVI, pp.; tr. fr. par A. Herreman, *Résumé d'une théorie du langage*, en ligne : <http://resume.univ-rennes1.fr/>.
- HOLT, Jens (1940), *Les Noms d'action en -σις, -τις. Études de linguistique grecque*, Universitetsforlaget, Aarhus.
- (1946), « Rationel Semantik (Pleremik) », *Acta Jutlandica*, XVIII, 3.
- (1959), « Pleremics », *Proceedings of the University of Durham Philosophical Society, B (Arts)*, 1, 6, pp. 49-53.

- (1961), « Order of Content Entities », *Language and Society. Essays presented to Arthur M. Jensen on his Seventieth Birthday*, pp. 65-72.
- (1967), « Contribution à l'analyse fonctionnelle du contenu linguistique », *Langages*, 6, pp. 57-69.
- LEPSCHY, Giulio (1968), « Hjelmslev e la glossematica », *introduction à L. HJELMSLEV, I fondamenti della teoria del linguaggio*, Torino, Einaudi, 1968, pp. IX-XXXI.
- MARTINET, André (1946), « Au sujet des *Fondements de la théorie linguistique* de Louis Hjelmslev », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XLII, 124, pp. 19-42.
- (1957), « Arbitraire linguistique et double articulation », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15, pp. 105-116.
- PIOTROWSKY, David (à paraître), « Considérations épistémologiques sur la glossématique et sur la nature des rapports de *relation* et de *corrélation* », *Actes du colloque « Louis Hjelmslev (1899-1965) : Le forme del linguaggio e del pensiero » (Urbino, 1-3 septembre 2015)*.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Lausanne-Paris, Payot; nouv. éd. critique par T. DE MAURO, Paris, Payot, 1997 [1967].
- (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- SIERTSEMA, Berta (1955 [1965]), *A study of Glossematics. Critical Survey of its Fundamental Concepts*, Den Haag, Martinus Nijhoff.
- SIMONE, Raffaele (1992), *Il sogno di Saussure : otto studi di storia delle idee linguistiche*, Roma, Laterza.
- SØRENSEN, Hans Christian (1968), « The Problem of Linguistic Basic Elements », *Acta Linguistica Hafniensia*, XI, pp. 67-80.
- TOGEBY, Knud (1965), « Grammaire, lexicologie et sémantique », *Cahiers de lexicologie*, VI, 1, pp. 3-7.
- ZILBERBERG, Claude (1997), « Une continuité incertaine : Saussure, Hjelmslev, Greimas », in A. ZINNA (éd.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols, pp. 165-192.

